

BS
3669
9
.Ma 2

Maurouay

Réponse d'un
Grammairien
sur
l'interprétation
du texte
de Saint
Paul

Class

Book

University of Chicago Library

BERLIN COLLECTION

GIVEN BY

MARTIN A. RYERSON

H. H. KOHLSAAT

BYRON L. SMITH

CHAS. L. HUTCHINSON

C. R. CRANE

H. A. RUST

CYRUS H. MCCORMICK

A. A. SPRAGUE

C. J. SINGER

RÉPONSE D'UN GRAMMAIRIEN

A UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SUR

L'INTERPRÉTATION

DU TEXTE DE SAINT PAUL

IN QUO OMNES PECCAVERUNT

PAR

A. MAUNOURY

CHANOINE HONORAIRE, PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ



BAR-LE-DUC

TYPOGRAPHIE DES CÉLESTINS — BERTRAND

—
1877

RÉPONSE D'UN GRAMMAIRIEN

A UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SUR

L'INTERPRÉTATION

DU TEXTE DE SAINT PAUL

IN QUO OMNES PECCAVERUNT

PAR

A. MAUNOURY

CHANOÎNE HONORAIRE, PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ



BAR-LE-DUC

TYPOGRAPHIE DES CÉLESTINS — BERTRAND

1877

TO THE
TO THE
LAWYER COACH

BS 3669

.9

Ma

RÉPONSE

D'UN GRAMMAIRIEN A UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SUR

L'INTERPRÉTATION

DU TEXTE DE SAINT PAUL : *IN QUO OMNES PECCAVERUNT*

I. J'avais fait paraître, il y a quelques mois, une dissertation sur un des principaux textes de l'Écriture qui prouvent le péché originel : *In quo omnes peccaverunt*. Ce modeste travail, dirigé contre les rationalistes de l'Allemagne qui s'efforcent de discréditer la Vulgate, nous avait mérité d'honorables témoignages de sympathie. Plusieurs nous voyaient avec satisfaction tourner les armes de la grammaire contre les philologues hostiles à la religion. Des savants nous disaient que nous faisons une bonne œuvre en défendant la science antique contre la nouvelle exégèse. De vieux prêtres, anciens directeurs de séminaires renommés, nous écrivaient : « Et moi aussi j'ai autrefois enseigné les Épîtres de saint Paul. Alors je n'avais garde de partager l'opinion d'Erasme. Vous faites bien de vous attacher aux Conciles et à la tradition. Continuez à travailler pour le bien de l'Église ». Encouragé, par ces paroles et d'autres semblables, je continuais.

Mais, pendant que je méditais une petite escarmouche à la frontière, j'ai senti tout à coup une flèche me percer le flanc. Un docteur, que j'estime et qui est plus que mon voisin, me lance une brochure pleine de verve (1), qui met en pièces ma pauvre dissertation et venge l'interprétation que j'ai combattue.

Il affirme que le texte de saint Paul ne renferme pas deux preuves du péché originel, comme pense le commun des

(1) *Etude critique sur le texte de S. Paul : In quo omnes peccaverunt*, par M. l'abbé A. Leboucher, docteur en théologie, professeur au grand séminaire de Séz.

théologiens, mais seulement une. Voilà pourquoi il me déclare la guerre.

La lecture de cet écrit m'a convaincu que, si la cause soutenue par le jeune docteur pouvait être gagnée, elle le serait par son talent. Personne n'y saurait déployer ni plus d'habileté ni plus de zèle.

Néanmoins ceux qui voudront bien jeter les yeux sur ma réponse comprendront, je l'espère, que j'ai de bonnes raisons pour conserver ma grammaire ; et peut-être me pardonnera-t-il lui-même de ne point adopter la sienne.

Tout en acceptant la lutte, je tiens à dire que je ne l'avais nullement provoquée, puisque mon honorable contradicteur (autant que je puis le savoir) n'avait traité la question qui nous occupe ni dans ses écrits, ni dans son enseignement oral.

Je prie le lecteur, prévenu par le ton assuré de mon vigoureux adversaire, et par les piquantes railleries dont il crible mon ignorance, de ne point se hâter de condamner mes premières assertions : je ne puis tout démontrer à la fois. Si l'on a la patience d'aller jusqu'au bout, on verra que la fin prouve le commencement, et que tout se tient assez bien dans ce petit travail.

En défendant, sur un point qui n'est pas sans importance, la tradition générale de l'Eglise et celle de notre diocèse en particulier, j'espère, grâce à Dieu, ne manquer ni de force pour appuyer la vérité, ni de justice envers mon ardent contradicteur.

II. Fixons d'abord l'état de la question. Le texte de la sainte Ecriture qui prouve le plus clairement le péché originel est, selon les théologiens, le verset 12 du chapitre V de l'Epître aux Romains. *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors ; et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt.* C'est-à-dire, « le « péché est entré dans le monde par un seul homme, et la « mort est entrée par le péché ; et ainsi la mort est passée « dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché », Voilà comme nos pères ont entendu ces paroles : c'était l'interprétation commune, lorsque, au commencement du xvi^e siècle, Erasme donna une nouvelle traduction latine du

Nouveau Testament, faite sur le grec. Cet helléniste hardi remplaçait l'*in quo* de la Vulgate par *quatenus*, prétendant rendre le texte original avec plus de fidélité. Il résultait de là, selon lui, que saint Paul ne disait pas : Tous les hommes meurent à cause de *celui en qui* ils ont péché, mais seulement : « Ils meurent, parce qu'ils ont péché ». Les protestants, les soci-niens, tous les hérétiques qui nient le péché originel, s'emparèrent de cette version, qui leur semblait ne plus contenir le dogme qu'ils rejetaient. C'est encore l'interprétation adoptée par l'école rationaliste de l'Allemagne, mais toujours repoussée par la presque unanimité des catholiques. Le P. Perrone stigmatise en termes énergiques l'interprétation des grécisants de l'Allemagne, il va même jusqu'à l'appeler non pas une interprétation, mais une corruption de la sainte Ecriture (1).

Cependant quelques théologiens, trop confiants en la science allemande, ont pensé que le grec ἐφ' ᾧ devait réellement se rendre par *eo quod* ou *quatenus* ; et ils se sont appliqués à faire voir que le dogme du péché originel ressortait encore très-bien du texte de saint Paul, entendu même en ce sens. Ils concluent par la logique, ce qu'ils ne prouvent plus par la grammaire.

Nous avons rédigé une dissertation pour montrer qu'il ne faut abandonner ni l'une ni l'autre preuve, mais les retenir toutes deux, la grammaire rendant à la logique l'appui qu'elle en reçoit. Nous avons établi que ce n'est pas la Vulgate, mais l'érudition allemande qui est en défaut.

C'est cette dissertation qui est attaquée aujourd'hui par un théologien, et que nous allons défendre.

Pour réfuter la brochure dirigée contre nous, il serait fastidieux de recommencer à développer ce que nous avons déjà dit. Les raisons et les autorités que nous avons apportées dans notre premier travail subsistent : comme les textes sont sous les yeux des lecteurs, ils se protègent eux-mêmes.

(1) *Quoniam attulimus interpretationem, seu potius corruptionem sacræ Scripturæ Rosenmülleri aliorumque ejusdem farinae hominum græcizantium... præstat scriptorum græcorum auctoritate istorum audaciam castigare.* Puis le grave théologien montre qu'Ecuménius et Théophylacte ont vu dans ἐφ' ᾧ un pronom relatif qui représente Adam. (*De Deo Creat.*, p. III, c. 4.)

Nous rappellerons seulement deux principes élémentaires dont les conséquences évidentes permettront d'apprécier la thèse que nous combattons.

Si nous nous enfonçons encore dans la grammaire, ce n'est pas notre faute : la question l'exige. A défaut d'éloquence, nous espérons du moins être intelligible pour ceux à qui ces matières ne sont pas étrangères. Car en grammaire, comme en théologie, une certaine clarté accompagne la vérité. Entrons bravement dans notre sujet.

III. PREMIER PRINCIPE. Le pronom relatif a toujours un antécédent. En grec, en latin, dans toutes les langues, si cet antécédent est sous-entendu, on le supplée. Exemple : *Cui minus dimittitur minus diligit.* (S. Luc, c. V.) Dans cette phrase, *cui* est mis pour *ille cui* : De même lorsque nos yeux lisent : Οἷς ἔχω χρεῶμαι, notre esprit entend : Τοῦτοις ἃ ἔχω χρεῶμαι, *rebus utor, quas habeo*. Voilà ce qu'enseignent tous les rudiments.

La Vulgate elle-même, qui suit pourtant pas à pas le texte grec, supplée quelquefois l'antécédent, lorsqu'il manque dans l'original. Ainsi, dans l'Épître aux Hébreux (II, 18) ; on lit : Ἐν ᾧ γὰρ πέπονθεν αὐτὸς πειρασθεὶς, δύναται τοῖς πειραζομένοις βοηθῆσαι. Au lieu d'écrire : *In quo passus est ipse*, le traducteur a suppléé *in eo* devant *in quo*. Ce qui donne en français : « Jésus-Christ est assez puissant pour nous secourir dans les souffrances et dans les tentations qu'il a éprouvées lui-même ».

Lors donc que saint Paul dit aux Romains : Εἰς πάντας ἀνθρώπους ὁ θάνατος διῆλθεν ἐφ' ᾧ πάντες ἡμαρτον. *In omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt*, on supplée régulièrement ἐπὶ τούτῳ devant ἐφ' ᾧ, comme a fait Origène mis en latin par Rufin : *In omnes homines mors pertransiit in eo (homine) in quo omnes peccaverunt*. Saint Prospère, faisant usage du même passage, supplée aussi l'antécédent : *Patet in quam profundum malum totius humani generis natura demersa sit ILLIUS prævaricatione IN QUO omnes peccaverunt.* (Contra Collat., c. IX, al. XIX.)

C'est pour avoir oublié ce principe que plusieurs commentateurs modernes ont cru que ᾧ, dans ἐφ' ᾧ, ne saurait être un pronom relatif. Car, selon eux, ce mot ne peut avoir d'autre antécédent grammatical que δι' ἑνὸς ἀνθρώπου, *per unum hominem*, qui est beaucoup trop éloigné. Ils veulent

donc corriger cette syntaxe forcée, en prenant ἐφ' ᾧ comme une simple conjonction, *quia, quatenus, eo quod*. Mais ils ne songent pas qu'il suffit de suppléer ἐπὶ τούτῳ, selon la règle, pour avoir une phrase parfaitement naturelle et conforme au langage ordinaire.

Si l'on demande pourquoi saint Paul n'a pas mis cet antécédent nécessaire, que l'esprit doit penser, on répond qu'il suivait en cela l'usage. L'antécédent ὅς se néglige toutes les fois que cela est possible. Il faut une raison pour l'exprimer, il n'en faut point pour l'omettre; car c'est la règle. Nous ne serons pas contredits par ceux qui ont l'habitude de la langue grecque. Le pronom démonstratif τούτῳ se prononce avec un accent énergique qui le fait remarquer beaucoup plus que le fugitif *eo* des latins. Si saint Paul avait dit : Ὁ θάνατος διῆλθεν ἐπὶ τούτῳ, ἐφ' ᾧ..., il eût fixé l'attention sur ce τούτῳ, comme s'il avait dit en latin, *in hoc ipso*, et en français : « Tous meurent à cause de cet homme MÊME, en qui tous ont péché ». Or, l'idée principale de l'Apôtre ne portait pas sur l'antécédent τούτῳ (cet homme et non pas un autre); il voulait insister sur les mots : « En qui tous ont péché ». Il nous inculquait cette pensée : Tous meurent, « parce qu'ils ont péché en un homme ». Quel est cet homme ? Il l'a suffisamment indiqué plus haut, sans le nommer, vu que tout le monde le connaît.

IV. Quoi qu'il en soit, que l'on saisisse ou non cette nuance de l'expression grecque, voilà l'origine de tout le débat. Le P. Patrizi, dans une première dissertation publiée en 1852, n'a pas songé que le pronom *is* se sous-entend devant *qui*, lorsqu'il n'y a pas un autre antécédent exprimé (1); et dans une nouvelle dissertation qui a paru l'année dernière, il ne

(1) La nouvelle explication du P. Patrizi, importée d'Allemagne, fut vivement critiquée en 1853. Une Revue italienne (*Annali di scienze religiose*) accusait le R. Père de rompre avec la tradition, de rejeter la Vulgate dans un texte dogmatique, et d'affaiblir sans motif une des meilleures preuves du péché originel. Nous venons de voir que le P. Perrone ne goûtait pas non plus la thèse de son illustre confrère. Le P. Patrizi voulut se défendre. Il composa une seconde dissertation pour justifier la première. (*Delle parole di S. Paolo : In quo omnes peccaverunt*, 1876.) Mais des raisons de prudence, dit-il, l'obligèrent à garder son apologie dans ses cartons. Elle y est restée vingt-quatre ans. Quand il l'a publiée, ses anciens contradicteurs avaient disparu.

comprend pas encore que l'on puisse suppléer *in eo* devant *in quo*. C'est pour cela que ce savant travaille depuis tant d'années à changer le relatif *in quo* en la conjonction *eo quod*. Cela étonne; mais voyez si j'en impose. « Comment faire rapporter », dit-il, « *in quo* à *unum hominem*, qui en est séparé par l'intervalle de deux propositions? » Mais nous dirons respectueusement au très-pieux Jésuite, qu'on peut suppléer *in eo* devant *in quo*; alors, le pronom *eo* tenant la place d'un nom (comme tous les pronoms), ce nom masculin, dont il tient la place, n'est pas si éloigné qu'on l'ait encore oublié. Pour le théologien de Séez, il a très-bien compris cela en lisant ma brochure; mais il s'est imaginé que c'est moi qui ai fait le premier cette heureuse découverte, qu'il appelle nouvelle. « Avant M. Maunoury », dit-il, « les partisans du sens relatif n'avaient jamais songé à rendre *in quo* par *in eo in quo*; tous, sans exception, faisaient rapporter ces mots à *unum hominem*. C'était insoutenable au point de vue grammatical ». (P. 11.) Mais non, Monsieur, tant de grands hommes depuis saint Augustin jusqu'à saint Thomas et jusqu'à Bossuet, n'ont point admis une syntaxe que vous nommez insoutenable : elle est régulière, naturelle. Ils rapportaient d'abord *in quo* à *in eo*, qu'ils sous-entendaient par une opération de l'esprit; mais, comme ils ne traduisaient pas cette phrase pour de petits enfants à qui il faut épeler tous les mots; comme ils écrivaient leurs beaux livres pour des hommes intelligents qui savaient le latin, ils disaient tout de suite, sans transition écrite : *In quo* se rapporte à *unum hominem*; ou même : *In quo* veut dire *in Adamo*, quoique le nom d'Adam ne vienne que deux versets plus loin. Est-ce qu'en parlant nous prononçons nous-mêmes toutes les idées que nous pensons? Est-ce qu'en faisant une addition les enfants des écoles écrivent toutes les opérations de leur esprit? Non, mon cher docteur, je n'ai point la gloire d'avoir inventé une explication si simple, que tout le monde comprenait autrefois sans peine, à Séez comme dans le reste du monde.

Mais, si, dans ma longue carrière, je ne puis me glorifier d'aucune découverte grammaticale, mon jeune rival est plus heureux que moi. Il en a déjà fait une curieuse qui ne jettera pas peu de lumière sur l'interprétation des textes

latins. Il a donc découvert que *in eo in quo* veut dire *eo quod*. (P. 10.) C'est une signification importante, qui manque dans toutes les grammaires et dans tous les vocabulaires. Nous allons en voir les conséquences. Soit donnée cette phrase : *In eo in quo seminabas, ædificamus*. Les vieillards comme moi traduiraient : « Nous bâtissons des maisons dans le lieu où vous semiez du grain ». Mais la nouvelle grammaire ordonne de traduire : « Nous bâtissons, PARCE QUE vous semiez ». Seconde phrase : *In eo in quo dormis, pater tuus mortuus est*. N'allez pas traduire : « Votre père est mort dans le lieu où vous dormez ». Non, les modernes latinistes se moqueraient de vous. Traduisez comme eux : « Votre père est mort, parce que vous dormez ». Troisième phrase : *Olim monachi orabant in eo in quo nunc doces*. Je voudrais bien traduire ainsi : « Des moines priaient autrefois là où maintenant vous professez doctement la théologie ». La pensée est très-vraie; nul ne la contestera; tous ceux qui ont le bonheur de vous entendre y applaudissent. Mais les principes d'aujourd'hui me réduisent à traduire : « Des moines priaient autrefois, parce que vous enseignez maintenant ». On voit que la nouvelle interprétation de *in eo in quo* fournira de singuliers aperçus.

Mais, en y regardant de plus près, je m'aperçois moi-même que notre compatriote n'aurait pas fait tout seul la magnifique découverte. Il paraît que cinq ou six allemands en revendiquent l'honneur. Comme nous ne prétendons rien à la chose, qu'ils s'arrangent entre eux (1).

Sans doute on va se récrier que j'abuse d'une expression équivoque, que cette expression a deux sens, et que je choisis le mauvais, qui est repoussé par le contexte. Non, *in eo in quo* n'a point deux sens ; il n'en a qu'un seul. Nous en reparlerons.

(1) Le docteur cite l'abbé Drach. « Les interprètes grecs », dit ce commentateur, « et après eux quelques modernes, Beelen, Bisping, Meyer, Grimm, Winer, s'appuyant sur le texte grec, expliquent *in quo* par *in eo in quo*, c'est-à-dire *eo quod* ». Phrase un peu singulière. Quels sont les interprètes grecs qui s'occupent de notre version latine ? qui expliquent les mots latins *in quo* par *in eo in quo* ? et qui traduisent *in eo in quo* par *eo quod* ? Pour Beelen la citation est juste. Je n'ai pu vérifier Bisping, Meyer ni Grimm ; mais pour Winer, voilà ce qu'il dit dans sa Grammaire : « ἐφ' ᾧ, weil (parce que), Rö., V, 12 ». C'est tout ; de la Vulgate et de l'*in quo*, il n'en est pas question.

V. SECOND PRINCIPE. Le pronom *qui* en latin (comme *ὃς* en grec, et « qui » ou « que » en français) peut être un relatif purement déterminatif. Prenons cette phrase : « L'ange Gabriel fut envoyé par le Seigneur dans une ville qui s'appelait Nazareth ». Ici le pronom « qui » est simplement déterminatif ; car il ne fait que représenter le nom « ville ». C'est comme si l'on disait : « Et cette ville s'appelait Nazareth ».

Mais si je dis : « Croyez à la parole de Dieu, qui est infail-
lible », le mot « qui » n'est plus un relatif simplement dé-
terminatif. Ce mot renferme en lui deux éléments : 1° la
conjonction causative « parce que » ; 2° le pronom « il ». Car c'est comme si je disais : Croyez à la parole de Dieu,
« parce qu'il » est infailible. Que je dise en latin : *Credo in Deum, qui verus est*, ou *QUIA ILLE verus est*, c'est la même chose : l'une et l'autre formule exprime le motif de ma foi.

De ce principe manifeste, il résulte d'abord que ces deux phrases sont équivalentes : « Tous les hommes meurent en Adam, en qui tous ont péché » ; ou bien : « Tous les hommes meurent en Adam, parce que tous ont péché en Adam ». Il n'y a point de différence quant au sens. La seconde manière est seulement plus claire, parce qu'elle analyse et montre séparément les deux idées condensées dans le pronom « qui », à peu près comme deux pièces d'un franc représentent une pièce de deux francs.

On ne raisonne donc pas juste, lorsqu'on prétend que la version *eo quod* prouve mieux le péché originel que la version *in quo*. Le terme *eo quod*, dit le P. Patrizi, est une conjonction causative qui, mettant la cause de la mort dans le péché, montre le péché dans tous ceux qui meurent, et même dans les enfants. Car le péché étant la cause de la mort, si les enfants mouraient sans péché, leur mort serait un effet sans cause.

Jusqu'ici le docte Jésuite a parfaitement raison ; mais il a tort d'ajouter que le terme *in quo* est un simple relatif, qui ne prouve rien. Nous en demandons pardon au très-estimable commentateur : *in quo* n'est point un relatif simplement déterminatif ; mais il renferme la conjonction causative. *In quo* équivaut à la conjonction *eo quod*, plus *in eo*, c'est-à-dire *in Adamo*, qui est désigné plus haut par *unum*

hominem. Donc la Vulgate prouve d'abord le péché originel aussi solidement que la version *eo quod*, puisqu'elle contient elle-même *eo quod* ; et en outre elle le prouve plus fortement encore, parce qu'elle déclare Adam cause du péché de sa postérité : tandis que, seule, la particule *eo quod* ne le dit pas, mais laisse au lecteur le soin de construire un argument laborieux pour mettre au bout le nom du premier homme. En donnant seulement *eo quod*, vous ne rendez pas fidèlement à saint Paul toute la monnaie de la pièce qu'il vous présente : vous en reprenez la moitié.

Le zèle pour la version qui nous vient d'Allemagne est donc peu nécessaire à l'Eglise. Car cette version étrangère n'est que la nôtre mutilée (1).

Saint Paul nous met entre les mains une épée excellente, bien trempée, aiguisée, tranchante. Pourquoi en brisez-vous la pointe, sous prétexte que le tranchant de la lame vous suffit ? J'admire votre vaillance, mais je ne l'imité point : je veux garder mon épée tout entière, comme saint Paul et Dieu me l'ont donnée.

VI. Du même principe il résulte, en second lieu, que l'on ne peut pas citer comme opposés à la Vulgate et favorables au simple *eo quod*, les saints Pères et les anciennes versions qui interprètent ἐφ' ᾧ πάντες ἥμαρτον par *eo quod in eo*, ou par *quatenus in Adam omnes peccaverunt*. Car ces locutions, très-justes, et qui ont l'avantage d'être parfaitement claires,

(1) On s'irrite de ce que j'ai nommé Erasme et Richard Simon dans ma dissertation ; mais devais-je effacer le nom de Richard Simon du texte de Bossuet, que je citais ? Et tous les théologiens (y compris le P. Perrone) ne nomment-ils pas Erasme comme l'auteur de la célèbre version qui a mis le *quatenus* en vogue ? Erasme a signé sa version à Bâle, le 1^{er} février 1516 ; inutile de remonter plus haut. Dans une discussion sérieuse, qui portait sur le faux sens donné au texte de saint Paul, j'avais le droit de désigner le traducteur qui l'a propagé. Si, dans une note, j'ai prononcé le nom de deux écrivains catholiques, je ne l'ai fait qu'avec le respect qu'ils méritent. D'ailleurs, pouvais-je penser que le nom d'Erasme fâcherait les rares théologiens qui acceptaient son *quatenus* ? Ils invoquent bien pour eux la protection de Théodore de Mopsueste, et ils se couvrent de l'autorité de Photius. (*Delle parole*, p. 13 et 17 ; *Etude critique*, p. 19.) Ce Théodore et ce Photius valent-ils mieux qu'Erasme ? Erasme a du moins vécu catholique et est mort dans le sein de l'Eglise catholique, emportant dans la tombe les louanges de trois Souverains Pontifes. Son *quatenus* n'en vaut pas mieux ; mais son nom n'est pas une injure.

sont synonymes de *in eo in quo omnes peccaverunt*. Elles conviennent en ce point essentiel, que saint Paul a dit certainement : Tous les hommes meurent, non-seulement parce qu'ils ont fait des péchés (*eo quod peccaverunt*), mais parce qu'ils ont péché en Adam : *In quo omnes peccaverunt*. Comment ne voit-on pas que la version copte, par exemple, est conforme à la Vulgate? Elle ne porte pas simplement : *Quod peccaverunt omnes* ; mais elle dit formellement : *Quod peccaverunt omnes IN EO*. Et l'on ose la produire en faveur de la translation allemande, qui écourte le texte sacré, en mettant seulement que tous meurent, « parce qu'ils ont péché ! » Est-ce que la Vulgate et le copte ne disent pas exactement la même chose? Est-ce que ces deux versions ne rendent pas tout saint Paul, chacune avec son pronom?

Cette simple remarque, évidente pour quiconque a une légère teinture de l'analyse logique, dissipe tout l'amas de textes que le patient Jésuite Patrizi a pris la peine de rassembler contre la Vulgate, et que ses amis nous opposent. Ce principe élémentaire renverse de fond en comble leur affirmation, quand ils prétendent que la tradition est partagée, sur l'interprétation du texte de saint Paul, entre la conjonction causative et le pronom relatif (1), entre la version prônée par les grammairiens allemands et celle de l'Eglise? Nous acceptons les auteurs qu'ils appellent en témoignage. De toute cette longue liste qu'ils produisent pour nous accabler, il ne leur reste qu'une seule parenthèse, où saint Cyrille dit, en passant, à ses lecteurs : « Nous méritons tous la mort, à cause de nos péchés, comme parle saint Paul : Καθ' ὅσον

(1) « J'ai choisi », dit le commentateur italien, « l'interprétation donnée par un nombre suffisant de saints Pères ou d'écrivains catholiques ; selon laquelle ὅφ' ὃ (*in quo*) n'est pas relatif, mais causatif, ayant la même signification que *eo quod* ». (*Delle parole di san Paolo*, p. 2.) La distinction du R. Père est mal fondée, condamnée par la logique et réprouvée par la grammaire. En effet, la notion de cause s'allie très-bien avec le pronom relatif. C'est même un principe admis que tout pronom relatif peut s'analyser en une conjonction, plus un pronom. Or la conjonction varie entre « et, parce que, afin que », ou même « quoique ». Le sens de la phrase indique la conjonction incluse ; et, comme l'usage en est habituel, on ne s'y trompe pas. Qui est-ce qui hésite à trouver la signification de « qui » dans ce beau vers du poète : « Ils font des vœux pour nous, QUI les persécutons ? ». Partager les SS. Pères en deux classes : 1° Ceux qui rapportent le relatif *in quo* à Adam, et 2° ceux qui expliquent ὅφ' ὃ par *eo quod in Adamo*, est une distinction chimérique.

πάντες ἡμάρτον, *quatenus omnes peccaverunt*. Mais je veux ajouter une observation. Après les Conciles de Milève et de Carthage, saint Cyrille ne pouvait pas ignorer que le péché originel fût contenu dans le texte : *Per unum hominem*, puisqu'ils appuient leur définition sur ce texte. Or il est certain qu'il n'y marque que des péchés actuels. Donc, nous n'avons pas toute la pensée du saint docteur, et ce morceau, découpé dans ses œuvres, est incomplet. Si nous avions la suite, nous y verrions sans doute, comme dans Origène, les deux causes de notre mort, savoir : nos péchés propres et celui de notre premier père (1).

Pour Origène, qu'on nous dispute, je ferai d'abord remarquer cette belle pensée, qui éclaire son commentaire un peu diffus : « La mort du corps est l'ombre de celle de l'âme. De même donc que l'ombre suit le corps, partout où est la mort du corps, là est aussi la mort de l'âme ».

Deuxièmement, il dit, conformément à cette maxime : *Absoluta sententia pronuntiavit Apostolus in omnes homines mortem pertransisse peccati, in eo in quo omnes peccaverunt*. Cela veut dire que « la mort du péché a passé dans tous les hommes PAR CELUI EN QUI tous ont péché », ou « par Adam en qui tous ont péché ». Du moins c'est ainsi que l'on a entendu ce passage, jusqu'au jour où la pléiade des nouveaux latinistes a changé la grammaire. Ils font traduire maintenant : La mort du péché a passé en tous les hommes, « parce que » tous ont péché. Ce qui reviendrait à dire : « Tous les hommes ont péché, parce que tous les hommes ont péché ». Nous nous abstenons de qualifier ce style.

Troisièmement, Origène voulant prouver ensuite que tous les hommes ont péché, montre d'abord que tous les adultes pèchent ; il n'en excepte pas même (à tort ou à raison) les justes de l'Ancien Testament ; puis il y joint les enfants mêmes, en fortifiant la parole de l'Apôtre par celle de

(1) On nous reproche de n'avoir pas lu saint Cyrille jusqu'au v. 19, où le saint docteur exprime le péché originel. N'avions-nous pas averti qu'il reconnaît ce dogme dans plusieurs de ses ouvrages ? Nous connaissions fort bien le passage qu'on nous cite ; mais l'excellent commentaire du v. 19 prouve-t-il que le péché originel soit exprimé dans le fragment mutilé qui se rapporte au v. 12 ? Si un docteur comme saint Cyrille avait vu le péché originel dans *καθόσον* (*quatenus*), ce serait une grande autorité pour nos adversaires. Mais cette bonne fortune leur est refusée.

Job : *Nemo mundus a sorde, etiamsi unius diei fuerit vita ejus.*

Voilà comme Origène ne parle que des péchés actuels, et voilà comme il est partisan d'*eo quod* ! Celui qui nous corrige pensait avoir analysé le contexte, et il n'apercevait pas cette phrase capitale : *Sed non opus est cum ingenti periculo in his singulos quosque enumerare sanctorum, quum sufficiat et Apostoli sententia, quæ mortem dicit in omnes homines pertransisse* (par cette mort il entend celle du péché), *et illius qui dixit : Nemo mundus a sorde, etiamsi unius diei fuerit vita ejus.*

Oui, ce que nous avançons dans nos précédents articles, nous le maintenons : Toutes les recherches de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Italie, toutes les fouilles des protestants, des rationalistes et, disons-le, toute l'érudition de quelques docteurs catholiques travaillant en faveur du *quatenus*, n'ont pas fait découvrir un autre témoignage que la parenthèse de saint Cyrille, dans toute la bibliothèque des saints Pères. Car on ne saurait de bonne grâce invoquer Théodoret, savant homme, mais qui n'est pas un saint ; Théodoret qui biaise sur le péché originel ; Théodoret l'ami constant et l'admirateur de Théodore de Mopsueste, qui fut son maître et le premier inspirateur du pélagianisme (1).

Nous n'exposerons pas de nouveau le passage de Théodoret que nous avons résumé et que cite notre adversaire. A notre analyse, qui est très-claire, mais où ne figurent que des péchés actuels, il veut en substituer une autre qui se résumerait ainsi : « Tous les hommes commettent des péchés actuels. C'est pourquoi tous meurent ; CAR chacun meurt, non à cause du péché d'Adam, mais à cause de son propre péché originel ! » Entende cela qui pourra. Nous aimons encore mieux notre libre traduction ; elle a du moins eu l'avantage de fournir à notre ingénieux contradicteur un des traits les plus spirituels de sa brochure.

Voulez-vous joindre à Théodoret le compilateur OEcuménien, qui mentionne les deux interprétations, comme fait son

(1) Parmi ceux qui citent Théodoret, quelques-uns tâchent de l'excuser ; mais de savants hommes, qui ont beaucoup étudié ses ouvrages, pensent qu'il n'admettait pas le péché originel comme l'entend l'Eglise. On peut consulter là-dessus une intéressante dissertation de dom Garnier. (Op. Theodor., t. V, col. 440, Migne.) La fameuse phrase, qu'on nous accuse d'avoir mal traduite, est si peu décisive en sa faveur, qu'on en fait une des principales objections contre son orthodoxie, objections que personne n'a bien résolues.

copiste Théodule de Cœlésyrie ? Voulez-vous encore Photius ? Prenez-les (1). C'est tout ce qu'on a pu ramasser dans l'antiquité. Tous les autres Pères ou anciens écrivains que l'on évoque renient l'helléniste de Rotterdam, et viennent se ranger autour de la version latine de la sainte Eglise romaine.

Nous avons examiné avec attention les textes recueillis par le P. Patrizi dans sa dissertation récente. Il y en a une cinquantaine. En mettant de côté ceux qui ne disent rien d'explicite sur la question, on trouve vingt-huit auteurs qui rapportent certainement *in quo* à Adam. Joignez-y saint Jean Damascène qu'il oublie, cela fera vingt-neuf. En outre, onze rapportent *in quo* à Adam ou au péché d'Adam. On arrive ainsi à quarante. Voilà le premier groupe, où figurent les grandes lumières de l'Eglise : saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue, saint Fulgence, saint Jean Damascène, saint Prospère, saint Bruno, le vénérable Bède, saint Thomas, saint Bonaventure, Pierre Lombard, saint Anselme, Denys le Chartreux, etc. N'oublions pas Suarez, dont voici les paroles : *Ad Romanos V, habetur : Omnes in Adam peccaverunt. Paulus non ait simpliciter peccare nos, sed, cum addito et præterito, peccasse nos in Adamo.* (Suarez, t. IV, p. 609, Vivès.)

L'autre groupe se compose de quatre noms grecs, Théodoret, Photius, OEcuménius, Théodule : encore les deux derniers se contentent-ils d'exposer les deux sens. Pour saint Cyrille, la bonne foi et la saine critique empêchent de l'adjoindre à cette compagnie.

Le P. Patrizi confesse lui-même que parmi les quarante-cinq ou quarante-six auteurs qui lui présentent une explication du texte de saint Paul, il y en a vingt ou vingt-deux pour nous; mais il retient tous les autres. Son procédé, que nous avons déjà examiné dans notre premier travail, consiste à confisquer tout écrivain qui rapporte *in quo* à *peccato*, ou qui prononce soit *eo quod*, soit *enim*, soit un mot causatif quelconque, fût-il complété par *in Adamo*. En veut-on un nouvel exemple ? Il cite les paroles suivantes que l'on attribue

(1) Dans notre premier travail, nous tâchions en vain de donner une interprétation bénigne au commentaire de Photius rapporté par OEcuménius. Sa lettre à Taraise prouve que ce schismatique appartient pleinement à nos adversaires.

au pape Urbain III : *Intelligo dicere me conceptum de illo uno et singulari originali peccato, in quo omnes in Adam peccaverunt.* (In Ps. L.) En français : « Quand je dis que j'ai été conçu dans les iniquités, j'entends et je veux dire que j'ai été conçu de ce péché unique et singulier, de ce péché originel en qui tous ont péché en Adam ». (*Delle parole*, p. 27; *Etude critique*, p. 19.) Le R. Père voit de ses yeux que l'antécédent *in illo peccato* précède immédiatement *in quo omnes peccaverunt*; il lit en toutes lettres *omnes in Adam peccaverunt*; il avoue cela ingénument : et cependant il nous oppose Urbain III ! Pourquoi ? Parce que ce Pape, dit-il, ne rapporte pas *in quo* à *Adam*, mais à *peccato*. Nous croyons, nous, qu'il le rapporte à tous deux et qu'il a raison. Mais quelle différence théologique y voyez-vous, mon R. Père ? Dans l'un et l'autre cas, *in quo* est toujours un pronom relatif qui représente Adam pécheur, et le Pape ne donne point sa bénédiction à votre *eo quod*.

Non, il n'y a jamais eu partage dans l'Eglise catholique sur le sens de *ἐν ᾧ*. Depuis l'assemblée de Milève, ou plutôt depuis les Apôtres, l'Orient et l'Occident ont vu dans cette expression un pronom qui se rapporte à Adam pécheur, ou au péché d'Adam, et non pas une simple conjonction. L'immense majorité des théologiens catholiques n'a point encore abandonné le sentiment général de l'antiquité. C'est ce que déclare franchement Beelen. Le savant docteur de Louvain se prononce pour *eo quod*; mais il avoue qu'il a contre lui l'interprétation commune : *Et VULGAREM interpretationem refellere debeo, et meam stabilire*. Deux choses difficiles.

Malgré les noms qui patronnent le sens nouveau, les théologiens prudents ne se hâteront pas de condamner l'antiquité. On se méfiera, dans nos séminaires, d'une philologie plus spé cieuse que solide. L'interprétation la plus commune est la plus savante, et les vrais hellénistes sont pour la Vulgate en ce point, comme en beaucoup d'autres.

VII. Mais ajoutons un mot sur la version syriaque, dont on mène grand bruit dans le camp de nos adversaires. Ils se croyaient sûrs d'avoir pour eux cette version estimée, et voilà qu'elle leur échappe. Plusieurs savants distingués, venus de Syrie, m'ont affirmé que l'expression BHI D (pro-

noncéz *b' hōi d'*) ne signifie point « parce que ». Les Syriens, disent-ils, expriment cette conjonction par D seul, et non par BHI D. Le témoignage de prêtres instruits, qui depuis leur enfance récitent la liturgie syriaque, qui lisent assidûment les Pères de l'Eglise syriaque en leur propre langue, ou qui ont enseigné le syriaque en Syrie même, est bien de quelque poids. Mais supposé que l'on trouve des exemples de BHI D signifiant « parce que », les syriologues d'Europe conviendront toujours que cette expression peut certainement se traduire par *in illa quam*, lorsqu'un nom féminin précède, auquel on peut rattacher *illa*. Or, c'est précisément le cas. Le pronom HI (*illa*) peut, dans notre verset, se rapporter à péché (*chetitho*), qui précède et qui est féminin en syriaque comme *culpa* en latin. Il n'est point nécessaire de savoir à fond le syriaque pour décider ce point. Il suffit d'en connaître deux mots : *chetitho* est certainement féminin, et *hi* est certainement féminin; d'où il suit que ces deux mots s'accordent. La particule *eo quod* ne peut donc s'appuyer sur la version Peschito, puisque cette version donne naturellement le sens que voici : « La mort a passé à tous les enfants de l'homme par le péché que tous ont péché (1) ».

En vain d'ingénieux docteurs cherchent-ils une distinction entre Adam et le péché d'Adam : il n'y en a point quant au sens théologique. La Vulgate traduit exactement le grec par *in illo (homine) in quo omnes peccaverunt*; et la version syriaque traduit fidèlement la même pensée de l'Apôtre par ces mots : *In illo (peccato) quod omnes peccaverunt*. Inutile de chicaner. La seconde manière est une excellente explication de la première. Posons à nos adversaires le dilemme de saint

(1) Le traducteur syriaque paraît avoir analysé ἐφ' ᾧ πάντες ἡμαρτον ἐν ἐπὶ τούτῳ ὁ πάντες ἡμαρτον, *in illa (culpa) quam omnes peccaverunt*, ou *propter illud peccatum quod omnes peccaverunt*. Cette syntaxe est possible, puisque l'on peut donner pour régime direct un pronom neutre à un verbe neutre, comme on dit en latin *quidquid delirant*. Ce pronom est censé s'accorder avec le nom neutre qui est contenu dans le verbe; car *peccare*, par exemple, s'analyse en *facere peccatum*. Ainsi, malgré le féminin ἁμαρτία, le traducteur syriaque a pu, sans faire aucune « bévue », analyser ἐφ' ᾧ... ἐν ἐπὶ τούτῳ ὁ πάντες ἡμαρτον, *in illo (peccato) quod omnes peccaverunt*. Mais cette explication ne paraît pas être venue à la pensée des commentateurs grecs : ils voient dans ᾧ un pronom masculin, qui se rapporte à Adam, et non pas un pronom neutre, qui serait le régime de ἡμαρτον. Au reste le sens du syriaque (soit traduction littérale, soit paraphrase) revient à celui de la Vulgate.

Augustin : *Aut in illo uno homine peccasse dicit omnes Apostolus, aut in illo peccato*. Cette double interprétation n'en fait qu'une seule, parce que toutes deux expriment le péché unique qui est commun à tous les hommes. Qu'ils choisissent donc, leur dirons-nous avec le saint docteur : *Quodlibet ergo eligant*. Mourir pour avoir péché dans Adam pécheur (comme dit le latin), ou mourir pour avoir péché dans le péché d'Adam (comme rend le syriaque) : c'est toujours la même chose ; car dans l'une et l'autre phrase, le péché originel n'est pas sous-entendu, mais exprimé. C'est toujours bien ce péché fatal, non pas caché au fond d'un texte obscur, d'où un logicien expert le tire au moyen d'un pénible argument ; mais ce péché est nommé par l'Esprit-Saint, produit au grand jour, et clairement enseigné à tous les hommes, en grec, en latin, en syriaque, en éthiopien, en copte, en arabe.

La Peschito n'approuve donc point Erasme, qui veut bien nous faire mourir pour avoir péché nous-mêmes : *Quatenus omnes peccavimus*, mais non pour avoir péché « dans Adam ». Ces deux mots gênent les protestants, les sociniens, les rationalistes ; mais plus les ennemis de nos dogmes s'efforcent de les arracher de l'Ecriture, plus nous, catholiques, nous devons les y maintenir, non parce que nous les y mettons, mais parce qu'ils y sont.

N'alléguez pas la répugnance des hérétiques pour le sens de la Vulgate : est-ce que l'Eglise va consulter les protestants Meyer et Winer, pour apprendre d'eux ce qu'enseigne l'Esprit-Saint ? Non, elle soutient la véritable interprétation, et elle confond les hérétiques, en leur montrant qu'ils ne peuvent appuyer leurs erreurs que sur des contre-sens.

VIII. Mais notre zèle fait sourire les partisans de l'*eo quod*. Ils protestent, comme nous, de leur respect pour la version de l'Eglise. Ils ne la corrigent point, ils n'y changent rien ; seulement ils prétendent la traduire d'une façon nouvelle. Car le vulgaire des commentateurs n'entend, selon eux, ni le grec ni le latin. *In quo*, nous répètent-ils, signifie *eo quod*.

Messieurs, dirai-je aux latinistes du XIX^e siècle, puisque vous donnez à *in quo* une signification insolite, vous devez la prouver par des textes précis. Il ne suffit pas qu'elle soit hasardée par un helléniste de Berlin ou garantie par un hé-

braïsan de Langres. Il faut nous la montrer dans les auteurs. Quand vous aurez établi que, chez les latins, *in quo* avait deux significations, nous pourrons examiner de nouveau celle qui est ici exigée par le contexte ou fixée par la tradition. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous vous demandons des exemples où *in quo* signifie « parce que », et ne puisse s'expliquer autrement que par une pure conjonction. En avez-vous ?

Oui, répondaient-ils naguères ; et aussitôt ils exhibaient une phrase de l'Épître aux Philippiens (III, 12). Il fallait voir avec quel air de confiance ils nous répétaient : *Sequor autem, si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum* ! « Je poursuis ma course pour tâcher de saisir le Christ, parce qu'il m'a saisi ». Evidemment cet *in quo* signifie « parce que », s'écriaient-ils unanimement. Eh bien, nous avons discuté ce texte, et l'examen a fait ressortir une évidence qui a déconcerté nos adversaires. Ils avouent maintenant que l'exemple pourrait être mieux choisi. Ils se bornent donc à nous demander si *in quo* signifie *ad quod*, dans les bons auteurs. Il signifie au moins *propter quod*, qui vaut encore mieux. Qu'ils ouvrent leur Cornélius Népos (*Vie d'Atticus*, c. 11) : ils y trouveront : *Cavit ne in qua re jure plecteretur, mis pour ne ullam propter rem*.

Le docteur veut aussi que je lui explique *et*, qui lui semble inutile. Comment un homme qui écrit si bien ne voit-il pas que cette petite syllabe marque l'élégante et douce antithèse de *comprehendam*, *comprehensus* ?

Qu'après cela on dise que le Christ était lui-même la récompense à laquelle aspirait saint Paul, je n'en disconviens pas, et les saints Pères développent cette idée avec éloquence. Mais, s'il est permis d'expliquer une figure, les lois du langage interdisent à un écrivain l'incohérence des métaphores. Ne prêtons point à saint Paul des fautes qu'il n'a point commises.

C'est donc fini pour ce fameux texte : on n'en reparlera plus.

IX. Que les deux mots *in quo* soient synonymes de la conjonction *eo quod*, saint Augustin ne s'en doutait pas. Car dans son ouvrage *Contra duas Epistolas Pelagianorum* (l. IV, c. 4, n. 7), il examine tous les sens que la grammaire permet

de donner à cette phrase : *in quo omnes peccaverunt*. Il en suppose jusqu'à trois ; mais il a beau chercher, soupçonner même un hellénisme ou quelque *lapsus calami* de la part du traducteur, il ne lui vient point en pensée que *in quo* puisse signifier « parce que ». De Milan à Carthage, d'Hippone à Rome, nulle bouche ne prononçait alors *in quo* pour *eo quod*.

Est-ce qu'il est permis de donner aux mots un sens que ne leur attribue pas l'usage ? un sens contraire aux premiers principes de la langue ? un sens inouï et dont il n'y a pas d'exemple (1) ?

X. Cependant ils insistent : vous analysez les mots *in quo*, disent-ils, en *in eo in quo*. Nous faisons de même. Où nous différons de sentiments, c'est que vous les entendez au masculin et que nous les prenons au neutre. Qui nous empêche de préférer le neutre et de traduire : *à cause de cela que, parce que* ? (P. 10.)

Fort bien ; mettez le neutre, si vous le voulez. Mais les pronoms *eo* et *quo*, mis au neutre, sont toujours des pronoms. Le pronom *quo* se rapporte toujours à *eo* ; et le pronom *eo* doit se rapporter à quelque nom. Ces deux pronoms, même au neutre, ne forment pas la conjonction *quatenus, quia, quoniam, quod*. En supposant les pronoms au neutre, savez-vous ce que veut dire cette phrase : *Moriuntur in eo in quo omnes peccaverunt* ? Elle équivaut à celle-ci : *Moriuntur in illa re in qua omnes peccaverunt*. Traduisez en français : Ils meurent à cause de la chose dans laquelle tous ont péché ; c'est-à-dire, « à cause du péché dans lequel tous ont péché ». Mais nous voilà retombés dans le sens du syriaque : *Moriuntur in illa (culpa) quam omnes peccaverunt* ! Analysez les pronoms *in quo* de la manière qu'il vous plaira, et tournez la phrase latine de toutes les façons, vous n'en ferez jamais sortir une conjonction.

Celui qui dit : *Lætor eo quod venies ad me*, parle bien. Mais

(1) Les mots *in quo* ne peuvent devenir la conjonction *eo quod*, sans violer une des règles fondamentales de la langue latine. Nous pourrions le démontrer ; mais cela nous conduirait trop loin, et toute cette grammaire fatiguerait nos lecteurs ; contentons-nous d'invoquer l'usage, qui fait loi, comme Horace l'a établi depuis longtemps.

celui qui dirait : *Lætor in eo in quo venies*, serait un barbare qu'on n'entendrait pas. Cet étrange latin n'a jamais fleuri sur les bords du Tibre ; et ceux-mêmes qui l'ont inventé se gardent bien d'en faire usage. Ainsi donc il faut toujours en revenir à l'analyse de saint Augustin : *Vel in quo homine, vel in quo peccato*.

Disons-nous que la grammaire prend ici sa revanche contre la théologie ? Assurément non ; l'humble grammaire ne se venge point ; elle sert avec dévouement sa noble maîtresse, lors même qu'elle en est rudoyée. Elle lui conseille de ne pas jeter au feu ses vieux parchemins, parce qu'un érudit s'embrouille dans cette écriture.

XI. Mais, au moment où je me crois vainqueur, on me lance un argument terrible, qu'on tenait en réserve. « Sans sortir de la Vulgate, me dit mon impitoyable adversaire, sans même sortir de l'Épître aux Romains, à la seule condition de passer au chapitre VIII, v. 3, je trouve *in quo* pris dans le sens d'*eo quod* ». (P. 9.) Il me dit cela d'un ton si assuré, qu'il me trouble. J'avoue que je n'y avais pas pensé. Je cours à l'endroit, et je lis avec inquiétude ce passage : *Quod impossibile erat legi, in quo infirmabatur per carnem*. Eh bien ! me demande-t-on, cet *in quo* n'est-il pas synonyme d'*eo quod* ? J'hésite à répondre. Alors on range en bataille devant moi trente commentateurs, avec saint Thomas en tête ; et, si je ne rends pas les armes, on menace de faire approcher un autre bataillon. Je comprends que la résistance est inutile : comment lutter seul contre tant de savants ?

Rassurons-nous cependant un peu, osons risquer une timide distinction. Les trente commentateurs donnent-ils la substance du sens ? ou exposent-ils le sens littéral ? Ce sont deux choses fort différentes. Car vous savez que *benedicere*, qui veut dire « bénir », dans le sens propre, s'explique quelquefois par « maudire ». La distinction des deux sens est donc nécessaire.

Permettez-moi, docteur, de vous citer le commentaire bien connu d'un de vos plus illustres amis, celui de Beelen. Il traduit comme vous l'εφ' ᾧ du ch. V, par *eo quod* ; mais ici il vous abandonne, pour donner une explication grammaticale que j'ai trouvée parfaitement raisonnable. Une simple transpo-

sition éclaircit la phrase. Supposons, dit-il, que l'Apôtre a écrit dans cet ordre : *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, damnavit peccatum : (ID) quod impossibile erat legi, (ID) in quo lex infirmabatur*. Alors on traduit littéralement en français : Dieu ayant envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché, a condamné le péché : « ce qui » était impossible à la loi, « ce en quoi » la loi était trop faible ». Voyez-vous comme *in quo* est un pronom relatif se rapportant à *id* sous-entendu ?

Mais *in quo* ne signifie-t-il donc pas ici *quatenus*, comme l'affirment les trente commentateurs ? — Oui et non. Il signifie *quatenus*, attendu que ce pronom *quo* renferme ici l'idée de cause ; mais il ne renferme pas *quatenus* tout seul. Pour rendre toute la valeur de *in quo*, il faut mettre *quatenus in eo*, ou *quatenus in illa re*. Car le pronom relatif équivaut, comme nous l'avons dit, à une conjonction, plus un pronom. Mettez donc : *Damnavit peccatum, ID quod impossibile erat legi, QUATENUS IN ILLA RE lex infirmabatur*. « Dieu a condamné le péché, ce qui était impossible à la loi ; et c'était impossible à la loi, « parce que » la loi, qui n'était pas faible en tout, était trop faible « en ce point ». C'est au fond la même analyse que dans le verset qui fait l'objet de nos discussions. Au chapitre V, v. 12, de cette Epître, si vous mettez *quatenus peccaverunt*, je crie : Vous changez la Vulgate. Si vous écrivez : *Quatenus peccaverunt in eo*, vous l'expliquez parfaitement.

Faisons donc la paix avec les trente commentateurs. Je ne leur reprocherai pas d'avoir négligé ICI le complément du *quatenus*, car l'omission d'*in ea re* est ici sans importance.

A-t-on un autre exemple à nous opposer ? On nous renvoie encore à l'Epître aux Hébreux : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*. Mais nous venons d'expliquer ce texte. *In eo in quo* sont deux pronoms. *In eo in quo passus est* veut dire : *In iis passionibus quas passus est*. « Jésus-Christ est assez puissant pour nous secourir dans les mêmes souffrances et dans les mêmes tentations qu'il a éprouvées ». Si l'on rend sommairement cet *in eo in quo* par *eo quod*, ce n'est pas faux, mais incomplet. Si on prétendait le traduire « littéralement » par

eo quod, ce serait une bévue, que nous n'attribuons à personne.

Voilà toutes les autorités qu'on nous apporte, et tous les exemples qu'on nous cite. Il me semble qu'ils n'ébranlent pas beaucoup notre thèse.

XII. En attendant qu'il soit établi par des textes probants que, dans l'Épître aux Romains, chapitre V et verset 12, *in quo* signifie seulement *eo quod*, et non pas *eo quod in Adamo*, nous ne blessons ni la raison, ni la foi, ni la charité, en croyant et en disant que les deux expressions *in quo* et *eo quod* ne signifient pas la même chose; et que l'auteur du *quatenus* et l'auteur de la Vulgate ne rendaient pas la même idée. La Vulgate nous donne saint Paul tout entier, et l'autre le déforme, en tronquant sa pensée.

Non-seulement la grammaire nous l'assure, mais la tradition l'affirme. Car les chicanes de Pélage ont obligé les saints Pères à se faire grammairiens. Ils ont discuté le sens grammatical de ce texte célèbre; et nous entendons toute la tradition résumée dans cette parole de saint Augustin : « Quand l'Apôtre dit : *In quo omnes peccaverunt*, ces mots ne peuvent signifier qu'une chose : savoir, EN ADAM, en qui l'Apôtre dit aussi que tous meurent. Car il eût été injuste que le supplice passât où ne passait pas la faute ». *Quod autem dicit Apostolus, in quo omnes peccaverunt, IN QUO non intelligitur nisi in Adam, in quo eos dicit et mori; quia non erat justum sine crimine transire supplicium. (Opus imperf. contra Julian., l. II, c. 63.)* Ainsi parle saint Augustin, assez docte en grammaire ancienne.

A la demande qui nous est faite de reconnaître au moins la probabilité du *quatenus*, nous répondons que nous ne ferons pas cette concession. Saint Augustin nous le défend : *In quo non intelligitur nisi in Adam*. Et mille ans plus tard, Bossuet déclarait que toute l'Eglise continuait de l'entendre comme saint Augustin. Car, opposant la version du *quatenus* à celle de l'*in quo*, au lieu d'imaginer une fusion impossible, il disait : « La seconde version est celle de toute l'Eglise, selon laquelle il faut lire : *Que le péché est entré dans le monde par un seul homme, EN QUI tous ont péché*; ce qui ne laisse aucune ressource à ceux qui nient le péché originel ». (*Déf. de la*

Trad., l. VII, c. 12.) Dira-t-on que Bossuet ne savait pas le latin, et qu'il ignorait ce que pensait « toute l'Eglise ? »

XIII. De là résulte une conséquence importante. Si les deux mots *in quo* ne sont pas une simple conjonction, si le terme *quo* est un pronom relatif qui appelle un antécédent, si cela est prouvé par la grammaire et affirmé par la tradition, il s'ensuit qu'*eo quod* n'est pas la même chose que l'*in quo* de la Vulgate. Donc les partisans d'*eo quod* ont contre eux : 1° le texte de la Vulgate (Rom. V, 12); 2° tous les Pères latins qui adoptent et citent le texte de la Vulgate; 3° les Conciles qui insèrent le texte de la Vulgate dans leurs décrets. 4° Ajoutons-y les Pères d'Orient, dont nous avons vu les explications conformes à la Vulgate, et les versions anciennes qui s'accordent avec la Vulgate. Cela présente une tradition respectable, qu'il est fâcheux d'avoir contre soi.

Assurément l'*eo quod* fournit un bon enthymème contre les hérétiques; et cet argument ne doit pas être négligé dans la preuve du péché originel. Mais la tradition nous montre quelque chose de plus dans la parole de l'Apôtre : elle y voit encore un pronom; et ce pronom suppose un nom, qu'il est utile de ne pas éliminer, puisque ce nom est Adam pécheur, EN QUI tous ont péché. Voilà ce que chante l'Eglise, durant huit jours, dans sa liturgie : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, in quo omnes peccaverunt.* (Offic. Immac. Concept.) Ne sont-ce pas les paroles de l'Apôtre ? Et l'Eglise entend-elle *in quo* dans le sens d'*eo quod* ?

On se plaint de ce que je veux renvoyer à l'école des hommes plus savants que moi. Non, je respecte leur science, comme leur vertu ; mais un savant ne sait pas tout ; et tel nage librement dans les profondes eaux de la théologie, qui se trouve moins à l'aise dans l'atmosphère grammaticale.

XIV. Reste un point que nous n'avions pas suffisamment expliqué dans notre premier travail. C'est le sens exact de la préposition *ἐν* dans l'expression *ἐφ' ᾧ*. Plusieurs nous demandent aujourd'hui si *ἐν* est bien rendu par *in* dans la Vulgate ? et comment il faut entendre cet *in* ?

Notre honorable contradicteur n'est pas le moins ardent à nous presser de répondre à cette question, ni le moins prompt à la résoudre. « Je me permettrai d'affirmer », dit-il, « que la préposition *in* avec l'ablatif n'a jamais eu le sens de *per*, non plus que ἐν celui de διὰ ». Il affirme ! Nous verrons s'il gardera jusqu'au bout cette ferme assurance. Qu'il nous permette de lui faire d'abord une légère observation. Il a bien voulu nous louer d'avoir cité saint Jean Damascène. Or, dans le texte fort court de saint Jean Damascène qu'il vient de lire à l'instant (p. 19 de notre dissertation), il a vu lui-même de ses yeux ἐν rendu par διὰ. Le saint docteur, bon helléniste, a écrit : τὸ ἐφ' ᾧ ἀντὶ τοῦ δι' οὗ. Soutiendra-t-on encore que les savants n'ont point de distraction ?

Mais abordons sérieusement l'importante question qui nous est posée. Examinons le sens d'ἐν.

Un des meilleurs hellénistes de notre époque nous envoie précisément une excellente page sur ce sujet. Il nous fait l'honneur d'approuver la dissertation que nous avons publiée ; mais il nous engage à prévenir une objection que pourraient faire les partisans de la traduction ἐφ' ᾧ par *eo quod*.

Si saint Paul, diront-ils peut-être, avait eu la pensée qui est rendue par les mots *in quo* de la Vulgate, pourquoi n'a-t-il pas exprimé tout naturellement cette pensée en grec par les mots ἐν ᾧ ? Ils sont d'une clarté parfaite ; ils ne laissent aucune équivoque. Si l'Apôtre avait mis ἐν ᾧ, toutes les disputes seraient évitées. Puisqu'il n'a pas voulu mettre ἐν (dont il fait cependant un si grand usage), la préposition ἐνι, qu'il a choisie ici, ne signifie donc pas ἐν ? Alors que veut-elle dire ? Et, si vous ne pouvez vous-même justifier *in quo*, pourquoi contester *eo quod* ?

XV. Voilà l'objection : elle est spécieuse. Mais, après l'avoir formulée, le savant helléniste nous donne lui-même la réponse.

Saint Paul, dit-il, a mis les mots ἐφ' ᾧ, et non ἐν ᾧ, dans le passage qui nous occupe, parce que ces deux locutions, bien qu'elles puissent se traduire toutes deux par *in quo*, ne sont pas parfaitement synonymes en grec, et parce que la locution ἐφ' ᾧ répondait mieux et plus clairement à la pensée

de l'Apôtre. En effet, ἐπὶ, avec un datif de personne, signifie souvent : « par le fait de telle personne de qui la chose dépend ». Ainsi εἶναι ἐπὶ τινι se dit d'une personne ou d'une chose qui est subordonnée à quelqu'un, qui est au pouvoir de quelqu'un, qui dépend de la volonté de quelqu'un.

De même, en latin, *in* avec un ablatif de personne, a souvent ce même sens. Par exemple, ὅσον γε ἐπ' ἐμοὶ ἔσται, signifie, *quantum quidem in me erit*, « autant que cela dépendra de mon fait, ou dépendra de moi ». En ce sens, ἐφ' ᾧ, se rapproche de δι' οὗ, *per quem*, bien plus que de ἐν ᾧ, mais avec cette différence que δι' οὗ n'exprime pas, comme ἐφ' ᾧ, la liberté et la responsabilité de la personne « par qui » arrive le résultat indiqué.

Comme ce sens de ἐπὶ est très-important et qu'on ne le trouve pas dans tous nos dictionnaires classiques, nous le confirmerons par des textes pris chez les meilleurs écrivains. On connaît cette maxime d'Épictète : Τῶν ὄντων τὰ μὲν ἔστιν ἐφ' ἡμῖν τὰ δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν, *rerum aliarum in potestate nostra sunt, aliarum non sunt*. (Épict., I.) Xénophon en parlant de Cyrus le Jeune, a dit : Βουλευέται μὴ ποτε ἔτι ἔσται ἐπὶ τῷ ἀδελφῷ, il cherche le moyen de ne plus jamais dépendre de son frère. (Anab., I, 1, 4.) Et ailleurs : Ἐπὶ μάντεσιν εἶναι, être dans la dépendance des devins, *ab hariolis pendere*. (Cyr., I, 6, 2.) Sophocle dit aussi : Ἀρχεῖ τις αὐτῶν, ἢ ἐπὶ τῷ πλήθει λόγος; un roi commande-t-il aux Athéniens, ou la parole souveraine est-elle au pouvoir du peuple? (OEd., C. 66.) Enfin, on lit dans Platon : Τοὺς γάμους ἐπὶ τοῖς ἀρχουσι ποιήσομεν, *nuptias arbitrio magistratuum permittemus*. (Civ., I, v, p. 460.) Voyez l'article ἐπὶ dans Matthiæ, n. 585; Viger, p. 646; Rost, 522; Kühner, 296; les dictionnaires de Pape et de Passow.

Ce sens de ἐπὶ est donc parfaitement constaté. Or, c'est celui que l'Apôtre avait ici en vue. Car il est évident que dans son texte, ἐφ' ᾧ était la locution propre, comme le montre la traduction ou la paraphrase suivante : « C'est par (διὰ) un seul homme que le péché est entré dans le monde ; et c'est par (διὰ) le péché qu'est entrée la mort ; et ainsi la mort a passé à tous les hommes par le fait de celui (ἐπὶ τούτῳ, antécédent à suppléer) par le fait duquel (ἐφ' ᾧ) tous ont péché ».

Saint Paul a choisi à dessein les mots ἐφ' ᾧ (*in quo*, par le fait duquel), pour exprimer l'acte libre, si funeste, d'Adam.

Il n'a pas voulu employer les mots ἐν ᾧ (*in quo*, dans lequel), et cela, je pense, pour deux raisons : 1° Parce que cette expression ἐν ᾧ n'aurait pas fait ressortir la notion de la « culpabilité volontaire » d'Adam « de qui dépendait » (ἐφ' ᾧ ἦν) l'avenir de ses descendants ; 2° Il a surtout rejeté ἐν ᾧ, parce cette expression aurait pu sembler favorable à une certaine explication du péché originel, qui fut, en effet, controversée dans les premiers siècles de l'Eglise et qui a été renouvelée de nos jours par quelques théologiens de Louvain ; explication d'après laquelle tous les hommes passés, présents et futurs, auraient péché « actuellement dans Adam » ; parce que *dans* l'âme d'Adam auraient été contenues les âmes de tout le genre humain, âmes destinées à sortir de celle d'Adam, et les unes des autres, par des « générations » successives et analogues à celles des corps vivants ! Car suivant une certaine école, le corps d'Adam contenait de même, emboîtés les uns dans les autres, les germes de tous ses descendants jusqu'à la fin du monde. C'est ce qu'on appelle le « génératianisme ».

Cette idée (que nous laissons pour ce qu'elle vaut) eût pu sembler insinuée par l'expression ἐν ᾧ (dans lequel), tandis qu'elle ne peut s'appuyer sur ἐφ' ᾧ (par le fait duquel). Nous sommes déçus, flétris, souillés même et enfants de colère, parce que notre père a péché et que notre sort dépendait de sa volonté. Voilà ce que dit saint Paul. Mais il se garde de faire entendre que nous ayons nous-mêmes commis un péché actuel avec Adam, comme si notre âme était contenue en germe dans son âme, comme si notre corps était enfermé dans son corps, ou comme si nous étions et voulions avant d'être conçus dans le sein de nos mères.

Comprend-on maintenant le sens d'ἐν ? et sait-on ce que veut dire *in* ?

Nous n'ajouterons rien à une explication si lucide et si conforme à la saine théologie. Elle est d'un écrivain qui sait le grec et autres choses encore, d'un chrétien que Vapereau n'ose attaquer, d'un homme dont le nom et les ouvrages sont respectés de tous les savants de l'Europe.

Finissons par une parole d'un théologien de quelque mérite, qui professe actuellement à Bruges ce qu'il avait appris au Collège Romain. Il rejette, dit-il, l'interprétation des nouveaux commentateurs, parce qu'elle est contraire à

la tradition des siècles. Ce mot résume nos deux opuscules. *Interpretationem istam recentiorum (Beelen et Patrizi) non sequimur, quum antiqua expositio firmetur multorum sæculorum sensu traditionali ; cui certe in explicanda sacra Scriptura permagna auctoritas competit.* (Iungmann, *De Deo Creatore.*)

Nous croyons en avoir dit assez pour ceux qui voudront suivre cette discussion avec un esprit libre et dégagé de toute prévention. En pesant mûrement les raisons que nous avons exposées et les autorités que nous avons citées, ils verront bien où est la vérité. Quant aux autres qui se sont laissé éblouir par la science allemande, si ce que nous avons mis sous leurs yeux ne suffit pas, ni de nouveaux textes, ni toutes les grammaires du monde, ne les persuaderaient pas davantage. Nous posons la plume, décidés à ne plus la reprendre sur un sujet qui nous semble épuisé.

Et maintenant, après ce petit duel grammatical, l'*in quo* et l'*eo quod* demeureront toujours irréconciliables ; mais le jeune docteur et le vieillard seront, comme auparavant, bons amis.

IMPRIMATUR.

Sagii, 28 Octobris 1877.

† CAR. FRID., *Episc. Sagiensis.*

CHEZ L'AUTEUR

EXAMEN DU TEXTE DE SAINT PAUL
IN QUO OMNES PECCAVERUNT

Par A.-F. MAUNOURY

CHANOINE HONORAIRE, PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ

Par la poste : 50 centimes.

RÉPONSE D'UN GRAMMAIRIEN

A UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SUR

L'INTERPRÉTATION

DU TEXTE DE SAINT PAUL

IN QUO OMNES PECCAVERUNT

PAR LE MÊME

Par la poste : 50 centimes.

TBS

371989

3669

Mauensury

.9

Response d'un

Mar

grammairien